

Catalogage avant publication de la Bibliothèque
nationale du Canada

Rondeau, Sophie 1977-

Le serment d'Ysabeau

(Jeune plume)

Comprend des réf. bibliogr.

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN : 2-922976-03-3

1. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec)

PS8635.O52S47 2004 jC843'6 C2004-940384-2

PS9635.O52S47 2004

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Révision linguistique: Bernard Brun

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Camée de la couverture: Isabelle Langevin

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison, Antoine Joie

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200

Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: (450) 621-2265 • Téléc.: (450) 965-6689

Courriel: joeycornu@qc.aira.com

Site Web: www.joeycornuediteur.com

© 2004, Joey Cornu Éditeur inc.

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2004:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Sophie Rondeau

Le serment d'Ysabeau

UNE HISTOIRE
MÉDIÉVALE

JOEY CORNU
É D I T E U R

À la source de cette histoire, un personnage cruel et bien réel!

Comme Ysabeau, tu es sur le point de rencontrer Louis Le Grand, un personnage inspiré de Sire Jehan Boinebroke, dont on dit qu'il a été le premier capitaliste occidental.

Boinebroke était un important marchand drapier de la ville de Douai, en Flandre, à la fin du XIII^e siècle, et il avait le défaut d'aimer féroce­ment l'argent. À sa mort (vers 1285), les héritiers invitèrent les victimes du marchand à venir se faire rembourser ou indemniser. Les textes de ces réclamations qui ont été conservés prouvent la cruauté et la cupidité de cet homme.

Boinebroke était extrêmement riche. Il achetait la laine à l'état brut, la faisait filer, carder, teindre et tisser dans ses ateliers où il employait nombre de petites gens. La marchandise était ensuite vendue aux foires de Champagne ainsi qu'en Angleterre.

À ceux qui lui empruntaient de l'argent (car il était aussi usurier), il exigeait parfois jusqu'au triple de la dette et avançait souvent la date de remboursement. Un quartier entier de Douai lui appartenait, de même que des terres à l'extérieur de la ville qu'il louait à prix fort à ses employés. Sans préavis ni raison valable, il pouvait hausser le prix des loyers. Faisant fi des lois de l'époque, il rémunérait peu ou pas ses

ouvriers. Il lui arrivait même de les payer en nature, avec du tissu. Mais qui peut acheter du pain avec du tissu?

La population était pour ainsi dire prise en otage par Boinebroke, car c'était à lui qu'elle devait demander travail, logement et argent. Les gens de petite condition n'avaient donc aucun pouvoir face à ce tyran.

Bien que Boinebroke ait certainement été marié, puisqu'il a eu des héritiers, le personnage d'Ysabeau est inventé de toutes pièces. Pour écrire ce roman, il a fallu maintes recherches sur le Moyen Âge (la bibliographie peut en témoigner!). Dans son livre *Marchands et banquiers du Moyen Âge*, Jacques Le Goff, une sommité en histoire médiévale, décrit très brièvement des événements relatifs à la vie de Jehan Boinebroke, patricien de Douai. Il n'en fallait pas davantage pour piquer ma curiosité et imaginer le récit de sa vie. Les recherches ont cependant été ardues, car le principal livre sur cet aristocrate urbain date de 1913 et a disparu des bibliothèques universitaires.

Alors voici une histoire qui te révélera comment tu aurais peut-être vécu à l'époque médiévale. Bon voyage dans le temps!

S.R.

Table des chapitres

| | |
|---|-----|
| À la source de cette histoire, un personnage cruel et bien réel..... | 6 |
| 1 Un exil difficile..... | 9 |
| 2 Les fiançailles et le mariage | 25 |
| 3 Une prison dorée | 39 |
| 4 Complots..... | 63 |
| 5 La dette du cordonnier | 80 |
| 6 Un banquet princier | 85 |
| 7 Thiery, l'enfant tant attendu | 95 |
| 8 Les braises de l'enfer | 104 |
| 9 Malheurs et indifférence | 116 |
| 10 La veuve noire | 123 |
| 11 Torture du corps et de l'âme | 134 |
| 12 Désillusion..... | 148 |
| Et toi, qu'aurais-tu fait à la place d'Ysabeau?..... | 157 |
| Amuse-toi à décoder du vieux français..... | 158 |
| Lexique | 161 |
| Bibliographie..... | 164 |
| Écoute ton jardinier intérieur | 168 |



Chapitre 1 Un exil difficile

La Flandre, à la fin du XIII^e siècle,
par une belle matinée d'été.

La verte campagne. C'est lorsqu'elle est caressée par les chauds rayons du midi et qu'elle ondule, fouettée par le vent, qu'elle est la plus belle.

C'est la remarque que se fit Ysabeau, le matin de son départ. Elle faisait tous les efforts qu'elle pouvait pour retenir ses larmes. La fatigue, l'inconfort de la voiture et les cahots continuels qui lui brisaient le dos ne l'empêchaient pas de penser à la famille laissée derrière.

Cet homme, ce Louis Le Grand qui était maintenant son mari, l'emmenait sans

espoir de retour. Ysabeau ne reverrait plus son village, sa maison, ses frères et sa sœur. Elle aurait voulu ne jamais avoir à se marier, surtout avec un étranger de la ville dont elle ne connaissait rien, hormis ce que son père lui avait dit de lui. Et c'était si peu.

Le père d'Ysabeau, Rémy, n'était pas très riche et la dot de sa fille pas bien grosse. «C'est une occasion qui ne se reproduira pas de sitôt! lui avait déclaré le vieil homme. Louis Le Grand est un bourgeois fort respecté et, en outre, il possède beaucoup d'argent. Tu ne manqueras de rien avec lui.»

Elle savait qu'elle devait se compter chanceuse, car n'importe quelle fille aurait voulu unir sa destinée à un homme aussi riche et puissant que Louis Le Grand. À la place, ses amies du village épouseraient un paysan ou, au mieux, un petit artisan. Elles resteraient à jamais dans ce patelin et ne connaîtraient rien du monde extérieur. Malgré tout, Ysabeau regrettait amèrement cette alliance.

Et dire qu'à peine un an plus tôt, elle pensait épouser Benoît, le fils du vigneron.

Elle l'avait remarqué la première fois à l'église, alors qu'il la dévisageait, et son cœur avait fait deux tours. Ysabeau se souvenait encore de la couleur des yeux du jeune homme ce jour-là: gris, comme les jours de pluie.

Ces yeux avaient troublé Ysabeau, car personne ne l'avait encore regardée ainsi. Au début, lorsque Benoît la fixait, son cœur de pucelle s'embrasait. On aurait dit que les yeux du jeune homme parlaient, lui disaient qu'elle était belle et désirable. Le regard insistant faisait naître en elle des sentiments alors insoupçonnés, mais délicieusement agréables.

Benoît n'était pas indifférent non plus à la petite Ysabeau. Le premier mai, comme la plupart des garçons de son âge, il avait déposé une branche fleurie à la porte d'une jeune fille et, bien sûr, l'élue avait été Ysabeau. C'est un rameau de pommier odorant que l'adolescente avait trouvé au petit matin.

Benoît l'avait courtisée durant près d'un an, mais leur idylle s'était terminée de manière tragique, pendant le carême.

La grippe l'avait emporté, lui dont elle connaissait la santé fragile. D'ailleurs, la température avait été glaciale cette année-là, et l'hiver avait fait de nombreuses victimes, surtout des enfants et des vieillards. Benoît avait joué de malchance.

Ysabeau avait eu beaucoup de difficulté à accepter la mort de Benoît. Elle éprouvait de la hâte à l'idée de fonder sa propre famille, d'élever ses enfants. Benoît représentait tout ce qu'elle désirait chez un homme : un être doux et travailleur, attaché à la campagne et aux valeurs familiales. Comme elle aurait pu être heureuse avec lui!

Peu à peu, son chagrin s'était estompé. Les souvenirs de son ancien amoureux étaient devenus plus flous. Elle avait oublié le timbre de sa voix et son odeur, mais n'avait jamais plus été la même; ses yeux à elle aussi étaient devenus à la fois un peu plus gris et un peu plus tristes.

Aujourd'hui, sur cette route cahoteuse qui l'éloignait de sa maison natale, ses yeux étaient gris comme la pierre. Quelques jours auparavant, elle avait rencontré Louis Le Grand, et son monde, prévisible comme les

semences et les moissons, avait de nouveau basculé.

Bien qu'Ysabeau l'ait côtoyé depuis plusieurs jours, ils n'avaient échangé que de rares mots et elle savait très peu de choses sur lui. Son père lui avait dit que c'était un homme très puissant, assuré de toujours obtenir ce qu'il voulait.

Sire Le Grand et lui s'étaient rencontrés des années auparavant, lorsqu'ils étaient tous deux marchands itinérants. Ils se déplaçaient de ville en ville, au rythme des marchés et des foires. Un soir, apparemment, Louis avait embroché un brigand qui était sur le point d'occire le père d'Ysabeau. Celui-ci lui devait la vie et sa fille payait sa dette, en quelque sorte.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis plus de vingt ans. Le vieux Rémy avait changé de vocation, préférant les champs aux routes tumultueuses et aux foires animées. Il s'était marié avec une très belle femme, qui lui avait donné quatre enfants, mais qui était morte en accouchant du cinquième. La petite famille vivait bien, mais pas très richement.

De son côté, Louis Le Grand avait fait fructifier la fortune familiale et possédait plus de la moitié des commerces et établissements de la grande ville de Cambron. Des centaines, sinon des milliers de personnes travaillaient pour lui; c'est ce que le père d'Ysabeau lui avait raconté. Disait-il cela seulement pour la rassurer ou était-ce bien la vérité? Ysabeau n'était sûre de rien.

Le marchand revenait d'un voyage d'affaires lorsqu'il était tombé par hasard sur son débiteur. Par courtoisie, le père d'Ysabeau lui avait offert de partager le repas familial. La jeune fille raccommo- dait les braies de ses frères lorsque son père et Louis étaient arrivés. C'était une journée torride, et Ysabeau avait déboutonné son corsage un peu plus qu'à l'accoutumée pour sentir la brise sur sa peau moite.

Dès le moment où le voyageur avait vu Ysabeau, il n'avait pu détacher son regard de ses courbes voluptueuses et de son visage angélique. Sa peau blanche et diaphane mettait en valeur sa fraîcheur. L'adolescente n'avait pas aimé ce regard, elle s'était sentie comme une pièce de viande

exposée au marché.

Le soir même, Louis demandait la main d'Ysabeau à son père. Le vieux Rémy avait accepté immédiatement la requête du marchand, car il voulait le meilleur pour sa progéniture et savait bien qu'il ne trouverait jamais un aussi beau parti pour sa fille aînée, ni pour lui d'ailleurs! Il était toujours bon de compter un homme riche et puissant dans la famille, au cas où l'on en aurait besoin. Si les récoltes étaient médiocres, il pourrait toujours faire appel à son gendre pour l'aider, et lorsque ses fils seraient plus âgés, Louis Le Grand leur ouvrirait certainement des portes; après tout, il devait avoir de nombreuses connaissances.

Louis, qui était parti très tard de chez son vieil ami, avait dormi à l'auberge du village et Ysabeau n'avait été informée de l'entente que le lendemain. Toute la famille était à table, sauf elle qui achevait de préparer le repas, lorsque Rémy prit la parole.

C'était un homme ordinairement loquace, mais il perdait parfois ses moyens devant sa propre fille qui n'était plus une

enfant. Peut-être parce qu'elle ressemblait tant à sa pauvre femme, la belle Mathilde. Peut-être aussi parce qu'il la trouvait forte, malgré les épreuves infligées par la vie. Alors, dans des moments comme celui-ci, il devenait maladroit et bourru.

— Ysabeau, j'ai pris une décision fort importante pour ton avenir.

— Ah oui? fit simplement la jeune fille prise au dépourvu.

— Louis Le Grand m'a demandé ta main et j'ai accepté. Tu l'épouseras d'ici quelques jours. En attendant la noce, il demeurera à l'auberge du village.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, ma fille, tout est déjà décidé.

Le visage d'Ysabeau accusait le choc. Cette décision était impromptue, si soudaine et terrifiante aussi. La jeune fille avait toujours été obéissante et respectueuse envers son père; elle ne pouvait refuser, même si ce mariage était bien la dernière chose qu'elle eut souhaitée.

— Je ferai selon vos désirs, père, lui avait-elle dit d'une voix tremblante.

Que pouvait-elle répondre d'autre? Machinalement, elle mit le repas sur la table et s'assit avec sa famille. Ses frères et sa sœur, turbulents d'habitude, n'osaient parler. Ils n'étaient pas certains de saisir ce qui se passait, mais ils comprenaient la gravité du moment. Si cela n'avait pas été le cas, le visage de leur aînée n'aurait pas perdu subitement toutes ses couleurs.

Le vieux Rémy était conscient que sa fille ne voulait pas épouser le marchand, mais il ne céda pas devant son air de chien battu. Le fait de manger le ragaillardit et il devint plus bavard. Il lui prédit une belle vie en compagnie de Louis, une vie de luxe et d'abondance à l'abri du besoin.

Toute la journée, Ysabeau peina pour accomplir ses tâches habituelles. Sa tête était devenue lourde, endolorie. Depuis cette terrible nouvelle, ses pensées diffuses et floues l'empêchaient de fonctionner normalement. Elle n'avait qu'une envie: se retrouver enfin seule et pleurer tout son soûl. Elle avait l'impression de vivre un terrible cauchemar qui n'en finissait plus.

Ce soir-là, lorsqu'Ysabeau alla se coucher,

sa jeune sœur était assise en tailleur sur leur lit et l'attendait. Elle eut comme premier réflexe de chasser sa cadette du bras, puis se ravisa; après tout, sa petite sœur devait se sentir aussi terrorisée qu'elle.

— Catherine, mais que fais-tu là? lui demanda-t-elle très doucement. Tu devrais dormir depuis longtemps déjà. Il est très tard. Allez... viens ici, petite coquine!

La fillette de six ans vint se blottir dans les bras de son aînée. De grosses larmes roulaient le long de ses joues. Ysabeau les essuya du revers de la main.

— Tu vas nous quitter, comme maman!

— Mais non, Catherine. Maman est au ciel, auprès de Dieu et de ses anges. Moi, je vais seulement me marier.

— Je ne veux pas que tu partes! Je veux que tu restes ici, avec nous!

Ysabeau ravala un sanglot. Comme elle comprenait sa sœur; la petite avait l'impression de perdre sa mère une seconde fois. Étant la plus vieille, Ysabeau avait en quelque sorte remplacé la figure maternelle dans la maison. Elle s'occupait des tâches quotidiennes telles que les repas et le

ménage, et elle prenait soin de ses frères et de sa sœur comme s'il s'agissait de ses propres enfants. Elle les réprimandait, les consolait, les soignait et les aimait autant qu'une mère pouvait le faire. Ysabeau avait tout juste seize ans, mais c'était une femme depuis des années. C'est la vie qui en avait décidé ainsi.

Ysabeau aurait voulu dire à Catherine que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, qu'au petit matin, tout redeviendrait comme avant. C'est ce qu'Ysabeau désirait par-dessus tout, mais c'était en vain, car la réalité la rattraperait inévitablement.

— Ma belle, je n'ai pas le choix. Une femme doit suivre son mari, même s'il l'emmène au bout du monde. Mais je ne t'oublierai pas, je n'oublierai aucun de vous. Et il n'est pas impossible que nous nous revoyions un jour, on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve! Quand tu seras une femme à ton tour, tu comprendras.

— Moi aussi, je devrai quitter ma famille quand je serai grande comme toi?

— Peut-être, Catherine, peut-être. Mais n'y pense pas. Rien ne sert de t'inquiéter, tu

es encore si petite.

Elle coucha sa jeune sœur et la borda sous les lourds draps de chanvre. Étendue aux côtés de Catherine, elle lui caressa les cheveux tout en fredonnant doucement à son oreille, jusqu'à ce que la petite s'endorme. « Comme c'est vrai, songea Ysabeau en se déshabillant, on ne sait jamais ce que le temps à venir nous réserve. »

Peut-être avait-elle encore une chance? C'était insensé! Elle ne pouvait épouser cet homme, quitter tous ceux qu'elle connaissait ainsi que le village qui l'avait vue naître! Son père reviendrait sûrement à la raison si elle lui parlait. Et pourquoi donc avait-elle accepté si promptement? L'émotion, sans doute.

Prenant son courage à deux mains, elle quitta son lit, se rhabilla à la hâte en prenant soin de ne pas réveiller sa sœur, et alla retrouver son père, assis à table, qui s'affairait à quelque besogne.

— Père, puis-je vous parler? J'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Qu'y a-t-il, ma fille? Parle, je t'écoute.

Ysabeau tremblotait un peu, et ses mains la trahissaient, mais elle devait faire fi de sa timidité et exprimer le fond de ses sentiments. Jamais encore elle n'avait osé parler à son père de la manière dont elle s'apprêtait à le faire. Son attitude frisait l'impertinence, elle en était consciente, mais elle n'avait pas le choix: c'était maintenant ou jamais. Il était peut-être encore temps de changer les choses.

— Père, je vous respecte et ne remettrai jamais en doute votre jugement...

— Je l'espère bien! coupa le vieux Rémy de sa voix rauque.

Ysabeau déglutit. Il ne fallait pas qu'elle perde courage. Quelques mots encore voulaient sortir de sa bouche et elle devait les lui dire, coûte que coûte.

— Je ne peux épouser cet homme. Il me donne la chair de poule. Il est beaucoup trop âgé et demeure si loin. Je ne vous verrai plus, et vous savez combien...

— Je lui ai donné ta main et je ne reviendrai pas sur ma parole. La noce aura lieu et rien de ce que tu pourrais me dire ne me fera changer d'avis. Je suis ton père, ne l'oublie pas, dit-il, avec toute l'autorité dont

il était capable.

Pour la première fois de sa vie, la douce et timide Ysabeau défia son père.

— Je vous en supplie! Je pourrais me faire moniale et renoncer au monde, je prierai Dieu tous les jours de ma vie. Ou mariez-moi à Jean le fou! Je préfère encore un fou qui habite au village plutôt qu'un marchand que je ne connais pas et qui vit à des heures de route d'ici. Faites ce que vous voulez de moi, mais ne m'obligez pas à marier cet homme!

La tension, palpable, emplissait toute la pièce; la vie d'Ysabeau se jouait à cet instant. Un mince espoir l'animait encore, mais le couperet tomba.

— Il n'en est aucunement question, Ysabeau! Je ne pensais pas que tu t'abaisserais ainsi, ma fille. Tu blasphèmes! tonna-t-il en frappant la table du poing. Te rends-tu compte que tu marchandes ton corps et ton âme pour te soustraire à l'un des sacrements de l'Église, comme les filles de joie? Honte à toi! Ma décision est finale et sans appel, je ne veux plus entendre un mot. Et tente d'être digne de mon nom à

l'avenir! Je suis un homme fier et n'accepterai jamais qu'un de mes enfants me fasse un tel affront. Tu mériterais le bâton!

Ysabeau baissa la tête et retourna piteusement dans son lit. Ses yeux brûlaient, mais ne versèrent aucune larme. En plus de perdre sa vie, elle venait de souiller sa dignité à tout jamais aux yeux de son père. Comment avait-elle pu songer qu'il prenne en considération ce qu'elle avait à lui dire, elle, une femme? Elle était si niaise d'avoir espéré éviter ce mariage. Mais à quoi bon y penser encore?

Dans son lit chaud et douillet, elle se fit un serment: quoi qu'il advienne, elle serait une épouse parfaite et irréprochable. Elle ne donnerait plus jamais l'occasion à son père d'être déçu de son comportement, au contraire, il en serait fier. Et son mari aussi.

Si elle avait été mise au monde, c'était pour servir et seconder un époux ainsi que lui donner des enfants. C'est ce qu'elle ferait, et sa vie serait dorénavant un modèle de soumission et de renoncement.

La main sur la poitrine, Ysabeau scella calmement ce serment au plus profond de

son cœur et jura de ne jamais l'oublier.

Plusieurs heures plus tard, elle s'endormit enfin. Blottie contre une Catherine aux pieds froids, malgré la chaleur des draps, les cauchemars l'assaillirent toute la nuit. Dans ses rêves, sa sœur bien-aimée pleurait et criait à l'aide. Ysabeau avait beau la chercher partout, elle ne réussissait jamais à la trouver.



Chapitre 2

Les fiançailles et le mariage

Le lendemain, le père d'Ysabeau invita les amis et la famille à boire le traditionnel vin de fiançailles. C'était une soirée lourde et orageuse, et les gens étaient bien heureux d'avoir une raison de se réunir. D'autant plus qu'ils allaient manger comme des cochons, boire à rouler sous la table et danser jusqu'aux petites heures du matin.

Louis remplit une coupe et l'offrit à la jeune fille, pour signifier à tous son intention de la prendre pour épouse. Ysabeau but le vin à petits traits, la gorge serrée par l'émotion. Elle ne désirait qu'une chose à cet instant : que cette soirée finisse et que son futur mari regagne l'auberge.

Elle voulait se trouver le plus loin possible de lui, mais devait faire bonne figure et se forcer à sourire. Du moins, il ne fallait pas qu'elle donne l'air de s'ennuyer et qu'elle déshonore de nouveau son père.

Toute la soirée, ses cousines roucoulèrent et se trémoussèrent autour de Louis. Personne n'ignorait la richesse du marchand et, d'ailleurs, tout en lui transpirait la fortune : ses habits, ses chausses à longues pointes, son port de tête. Lorsqu'il parlait, on n'entendait que lui. Il dégageait une telle prestance et un tel magnétisme qu'il imposait le respect.

Mais Ysabeau le trouvait vraiment bizarre. Il lui semblait que l'attitude de son futur mari était fautive, calculée, mais elle était incapable de dire ce qui se cachait derrière cette façade. Les yeux de Louis, verts et perçants, ne laissaient rien voir de son âme ni de ses sentiments.

Marguerite, sa cousine la plus dégourdie, vint la trouver en douce au milieu de la soirée.

— Et ton riche fiancé, chère Ysabeau, n'aurait-il pas un ou deux frères célibataires? chuchota-t-elle.

— Je... je ne sais pas. Nous nous connaissons à peine.

— Bien entendu, si jamais c'était le cas, j'espère que tu n'oublieras pas tes cousines!

— Mais bien évidemment, Marguerite, grimaça Ysabeau.

Marguerite lissa un pli de sa robe avant de continuer la conversation, faussement nonchalante.

— Je ne comprends toujours pas ce que ce marchand a pu te trouver pour vouloir t'épouser, lâcha-t-elle méchamment.

— C'est bien vrai, renchérirent les sœurs de Marguerite.

— Tout cela est vraiment suspect. Comment un grand homme tel que lui peut-il vouloir épouser une fille insignifiante et banale comme toi? Je suis aussi belle, sinon plus! Je suis sûre que s'il m'avait rencontrée avant toi... enfin...

— Et moi, ma chère cousine, je crois qu'aucun homme ne voudrait épouser une vipère ignoble et détestable comme toi! répondit Ysabeau du tac au tac en s'éloignant.

C'était la première fois qu'Ysabeau

répondait de la sorte à sa cousine, bien qu'elle ait souvent rêvé de le faire par le passé. Pour une fois, elle avait exprimé le fond de sa pensée et n'éprouvait pas de remords. De toute façon, dans quelques jours, elle ne reverrait aucun des convives de cette soirée, et Marguerite et ses sœurs n'allaient certes pas lui manquer.

Ysabeau avait toujours été la plus timide de la famille, ce qui l'exposait aux moqueries. Elle ne s'entendait pas très bien avec ses cousines qui, en temps normal, lui adressaient très peu la parole. Celles-ci aimaient beaucoup jacasser, et leur passe-temps favori consistait à faire les yeux doux à tous les garçons des environs. En fait, des ragots assez grossiers circulaient même au village à propos de Marguerite. On disait qu'elle n'était pas aussi vertueuse qu'elle le prétendait.

Pour sa part, depuis la mort de sa mère, Ysabeau n'avait ni le cœur ni le temps de folâtrer, ayant beaucoup trop de responsabilités à assumer. Même lorsque Benoît la courtisait, elle gardait la tête froide et n'oubliait jamais ses obligations familiales.



Le mariage eut lieu quelques jours après le vin de fiançailles. Ysabeau n'avait pas revu Louis depuis. Il logeait au village tout proche, mais elle n'avait exprimé aucune envie de le voir. Le matin du grand jour, Ysabeau vomit deux fois, même si elle n'avait pas pris de petit-déjeuner. La cérémonie avait lieu avant midi et les deux mariés devaient être à jeun, afin d'être purs aux yeux de Dieu au moment de leur alliance.

La jeune fille brossa lentement ses cheveux, sans les nouer ni les relever, ainsi que le dictait la tradition. Touchant sa chevelure cuivrée du bout des doigts, elle songea que si ses cheveux étaient libres de virevolter au vent, elle était à tout jamais prisonnière de la volonté de son père.

Sa robe en fine laine d'un rouge flamboyant, confectionnée en vitesse par ses tantes, était tout simplement magnifique.

— Tu es aussi belle que ta mère l'était le matin de notre mariage, lui dit son père avec de l'émotion dans la gorge.

Comme le voulait la coutume, Louis Le Grand vint chercher sa future épouse chez elle pour la conduire à l'église. Quand il franchit le pas de la porte, vêtu de ses plus beaux atours, Ysabeau se surprit à penser que Louis était encore un homme séduisant. Avec son nez droit, son menton carré et ses yeux verts et mystérieux, il accrochait le regard. Certes, il avait le double de son âge, et ses traits sévères accusaient les années, mais de sa démarche assurée et solide irradièrent une force et une virilité qu'Ysabeau n'avait rencontrées chez personne d'autre.

«Oui, peut-être chez ma tante Berthe!» pensa-t-elle quelques instants plus tard en songeant à la sœur de son père qui avait une voix puissante et plus d'un poil au menton. Lorsque la tante Berthe aidait son mari aux champs, elle abattait davantage de besogne que deux hommes.

Le père d'Ysabeau, qui surprit ce sourire rêveur, pensa que finalement sa fille ne dédaignait pas vraiment cette union. Comme il se trompait!

Quand le moment fut venu de quitter

la demeure paternelle pour se rendre à l'église, Ysabeau et son futur mari virent leur passage bloqué par les jeunes gens du village qui tendaient symboliquement un ruban en travers du chemin. Le père d'Ysabeau, qui s'attendait à ce genre de démonstrations, sortit une cruche de vin et des verres, et versa à boire à tous.

— C'est double ration pour nous, père Rémy! Cet étranger nous enlève une fille à marier, dit l'un des garçons, un jeunot d'une quinzaine d'années. Et il nous prend la plus belle de surcroît!

— Le vin est la seule façon de noyer notre chagrin! lança le plus impétueux.

Pour ces jeunes gens, le marchand leur volait une épouse éventuelle; il était donc compréhensible qu'ils viennent troubler les réjouissances. Un peu plus tôt dans la journée, Ysabeau avait aussi entendu des garçons dire à son père que le futur époux était dépourvu d'une certaine partie de son anatomie et qu'il serait par conséquent incapable de remplir son devoir conjugal auprès de sa fille. Bien sûr, le vieux Rémy n'en avait rien cru, car il avait été jeune aussi.

Pendant que le vieil homme leur resservait à boire, Louis Le Grand s'avança vers les jeunes gens et leur dit :

— Voici aussi quelques pièces pour vous, mes garçons. La beauté de ma future épouse les vaut bien. Vous achèterez des parures aux filles du coin pour qu'elles n'imitent pas ma fiancée.

Il leur lança de la monnaie et le cortège put reprendre sa route vers l'église du village, toute proche. Les pas d'Ysabeau la conduisaient vers l'autel, mais si elle n'avait écouté que son cœur, elle aurait couru dans la direction opposée, jusqu'à s'écrouler de fatigue. « Rien ne sera plus pareil maintenant », se dit-elle tristement en s'arrêtant devant le prêtre. Son serment lui pesait lourd.

Ysabeau et Louis se firent face et, tandis qu'elle fuyait son regard, s'entassa derrière eux presque tout le village venu célébrer l'union d'une petite fille de la campagne et d'un riche étranger de la ville.

Le prêtre bénit tout d'abord les anneaux d'un signe de croix et pendant cette bénédiction, les témoins étendirent un voile

blanc au-dessus de la tête des fiancés pour les protéger du mauvais sort.

Ensuite, tout en enfilant l'alliance au doigt d'Ysabeau, Louis prononça les paroles rituelles :

— Par cet anneau, moi, Louis Le Grand, je vous prends, Ysabeau Deschamps, pour épouse.

À son tour, sans gaieté de cœur, mais avec une étonnante détermination, Ysabeau l'imita :

— Par cet anneau, moi, Ysabeau Deschamps, je vous prends, Louis Le Grand, pour époux.

Malgré la nervosité et le trouble extrêmes qu'elle ressentait, elle réussit à prononcer cette phrase sans bégayer.

Après quoi, le prêtre célébra la messe. Ysabeau était habituellement très pieuse, mais à cet instant, les paroles du curé ne l'atteignirent pas. L'anneau, preuve de sa captivité, lui serrait le doigt comme un étau, sa robe lui serrait la poitrine et ses émotions lui serraient la gorge.

Son esprit vagabondait dans les champs et les rues du village où elle courait, enfant,

encore innocente et candide comme sa cadette Catherine.

Elle essaya de fixer les souvenirs que suscitait cette église dans sa mémoire. C'était celle où, bébé, elle avait été baptisée, comme ses frères et sœur; c'était aussi celle où avaient eu lieu les funérailles de Benoît et de sa mère... «Mère, pensa-t-elle, vous pouvez être fière de moi. Malgré mon aversion pour cet homme, je me suis pliée à la volonté de père. Je serai une bonne épouse, comme vous l'avez été, et j'espère aussi un jour être une bonne mère. Vous serez toujours avec moi en pensée.»

Après la messe, tous se rendirent à la grange familiale pour manger, boire et danser. Le vin, la cervoise et le cidre coulèrent à flots et l'on dansa jusqu'à avoir les jambes en coton. Le marchand, qui préférait le vin aux virevoltes, n'accompagna les danseurs que quelque temps. Il décida de rejoindre les hommes plus âgés et parla avec eux jusqu'au coucher du soleil, sans doute de ces sujets sans intérêt dont parlent souvent les vieux: le temps qu'il fait ou les cahots des routes, peut-être.

Ysabeau, plutôt contente de l'initiative de son époux, dansa durant des heures la carole, la ronde et le branle. Dans les rondes, elle reprenait les pas qu'elle avait si souvent exécutés lors des fêtes. Sans même y penser, elle avançait les pieds, frappait des mains et sautait. Comme c'était bon de se laisser aller un peu au plaisir! Danser lui faisait oublier son mariage et sa nuit de noces qui approchait à grands pas.

Le soir venu, le père Rémy, à la fois ivre et fier, renvoya tous les invités chez eux.

— À demain, à demain mes amis. Allez dormir et cuver votre vin, leur lança-t-il.

Les moins éméchés aidèrent les autres à quitter les lieux, les soutenant du mieux qu'ils le pouvaient. Cependant, certains n'eurent pas la force de regagner leur domicile et s'endormirent dans la grange attenante à la maison, blottis dans le foin.

Les tantes d'Ysabeau la conduisirent dans la chambre nuptiale, à l'auberge du village, où le lit avait été béni par le prêtre un peu plus tôt dans la journée. Tout en la déshabillant, sa tante Berthe lui fit ses dernières recommandations.

— En temps normal, dit-elle lentement avec sa voix grave, c'est ta mère qui aurait dû être là avec toi ce soir. Mais étant donné son absence, Dieu ait son âme, j'essayerai de te conseiller du mieux possible. Sa tante prit une grande inspiration avant de poursuivre. Après cette nuit, tu seras une femme, Ysabeau. Ce que te fera ton mari n'est pas agréable, mais c'est la volonté divine. Écoute ce qu'il te dira et obéis-lui, il saura quoi faire. Et si tout se passe comme il se doit, peut-être mettras-tu un enfant au monde avant l'été prochain, sait-on jamais! N'aie pas peur, toutes les femmes mariées doivent passer par là.

Une fois qu'Ysabeau fut entièrement nue, sa tante lui demanda de s'étendre et rabattit aussitôt les draps sur la peau blanche de la jeune femme. Puis la tante Berthe quitta la pièce. « Mon corps ne m'appartient pas, ne m'appartient plus. Que mes tantes, mon mari me voient ainsi, je n'en ai cure, mais ils ne toucheront pas à mon âme! Il n'y a que Dieu qui puisse y accéder. »

Ysabeau était si angoissée qu'elle eut un

haut-le-cœur lorsque son mari entra dans la chambre vêtu seulement de son pourpoint. Tremblant de peur, elle ferma les yeux pour ne pas vomir.

Une voix résonna dans sa tête : « Habitue-toi, ma fille, il en sera ainsi toute ta vie. Tu es une femme maintenant, tâche de ne pas l'oublier. » Était-ce sa conscience ou sa mère qui lui parlait? Ysabeau n'aurait pas su le dire.

À cet instant, Ysabeau en voulut plus que tout au monde à cet homme de l'avoir choisie, elle plutôt qu'une autre. Pourquoi avait-il fallu qu'il vienne la chercher jusque dans sa campagne éloignée? Après tout, la ville où habitait le marchand était assez grande, il devait bien y avoir des centaines de filles à marier. Elle savait bien qu'elle était jolie, car Benoît le lui avait souvent dit, mais pourquoi elle? Pourquoi n'avait-il pas rencontré Marguerite en premier? Elle aurait été enchantée d'être à sa place à ce moment précis!

Le lendemain, tout le village sut que le marchand avait honoré sa femme comme un vrai homme. Et à plus d'une reprise

même! Le vieux Rémy et ses sœurs pouvaient l'assurer, car ils avaient tout écouté derrière la porte.

Au petit matin, Ysabeau constata qu'elle avait saigné, même si ce n'était pas le temps de ses menstrues, mais personne n'avait paru s'en inquiéter. Sa tante avait ouvert les draps, vu tout le sang et hoché la tête, puis s'était éloignée sans dire un mot. Par la suite, le drap maculé fut exposé à la fenêtre, prouvant la virginité de la nouvelle mariée. Le père d'Ysabeau affichait une attitude pleine d'orgueil, convaincu d'avoir fait le bon choix pour sa fille.



Chapitre 3

Une prison dorée

La jeune femme n'avait presque rien à elle, hormis ses deux robes, une pour la semaine et l'autre pour le dimanche, et une paire de vieilles chausses élimées. Ainsi, ses bagages furent-ils vite faits.

Ce qu'elle laissait derrière, ce n'était pas des objets, mais sa famille. Son père, vieux et usé, ses deux frères encore enfants et la petite Catherine qu'elle adorait. Sa mère, aussi, qui reposait depuis des années au cimetière du village, cette mère qui avait sacrifié sa vie pour en donner une autre à la terre. Malheureusement, le nouveau fils, qui devait s'appeler Arnoul, était mort-né; le prêtre n'eut pas même le temps de le baptiser. Il ne lui restait de sa mère que le souvenir du parfum des violettes. Chaque printemps,

elle allait en fleurir sa tombe.

Ysabeau était donc là, assise dans une carriole aux côtés de son mari depuis des heures, en chemin vers sa nouvelle vie. À l'approche de la ville, avant même d'en apercevoir les remparts, elle en huma l'odeur. Des relents de moisissure et d'excréments lui choquèrent les narines.

— Nous arrivons, se contenta d'annoncer son mari en pointant une forme par-delà les collines.

Devant eux apparut finalement Cambron, le nouveau foyer d'Ysabeau. La jeune femme n'y avait jamais mis les pieds auparavant et elle était terrorisée à l'idée d'y finir ses jours. Un nouveau mari, un nouveau foyer, l'abandon de sa campagne natale, c'était beaucoup en peu de temps.

Ils entrèrent bientôt dans la ville sous l'œil curieux du guet posté à la porte de la cité, qui salua le marchand d'un rapide hochement de la tête et dévisagea Ysabeau dès que son mari eut détourné le regard.

— Bienvenue chez vous, ma mie, fit Louis en prenant la main de son épouse dans la sienne.

Le guet ne fut pas le seul à la regarder avec insistance, car presque toutes les têtes se retournaient sur le passage de la nouvelle venue. Les gens l'examinaient de la tête aux pieds, mais tous évitèrent d'entamer la conversation avec le marchand et sa femme. Elle n'accorda pas vraiment d'importance à ces regards indiscrets, préférant détailler le spectacle qui s'offrait à elle.

Des maisons étroites et hautes, entassées les unes contre les autres, comme si l'on eut manqué de place, bordaient le tortueux serpentin des rues de terre battue. Le chemin était tout juste assez large pour laisser passer leur voiture. Il était plus aisé de circuler à pied ou encore à cheval.

Non loin de là, se découpait la silhouette de la cathédrale, surplombant la ville, majestueuse et autoritaire. Au moins, Dieu était présent ici et Ysabeau en fut rassurée.

Les animaux allaient et venaient comme les gens: des chiens et des cochons, dont certains fouillaient le sol avec leur groin à la recherche de nourriture, sans compter les poules qui les imitaient sans aucune gêne. Des moutons que l'on menait au marché se

pressaient au milieu de la foule, bëlant.

Si la cacophonie animale mettait un peu de gaieté dans les lieux, les égouts à ciel ouvert étaient tristement dégoûtants; les passants devaient prendre garde de ne pas mettre leurs chausses dans cette boue nauséabonde encombrée de détritrus. Dans la rue des Bouchers, les eaux ruisselaient en emportant le sang des bêtes abattues, et dans celle des Pelletiers, les artisans déversaient à même le chemin le tanin qui dégageait une odeur presque insoutenable. Ysabeau avait entendu dire qu'en ville, les gens de métier avaient tendance à se regrouper, selon leur spécialité.

L'attention d'Ysabeau fut soudain attirée par un crieur de vin qui avait une voix aussi forte que sa tante Berthe. Le gros homme se disputait l'intérêt des passants avec les valets chargés de vendre la marchandise de leur maître au coin d'autres rues.

Ysabeau détourna le regard pour admirer les étals. Les cerises et les framboises, les belles asperges d'un vert tendre, et les carottes blanchâtres et tordues de l'épiciier concurrençaient l'étal de poissons nauséa-

bonds du harenger ainsi que celui du pelletier où étaient exposées des fourrures d'agneau, de vair et d'hermine. Des passants loquaces y étaient accoudés et examinaient les produits proposés, en profitant de la pleine lumière de ce jour ensoleillé.

Que de gens, que de denrées et que de marchandises! Toute cette animation impressionnait Ysabeau, car la grande ville affichait une abondance qui lui était étrangère.

Ysabeau avait entendu maintes histoires concernant la ville. Elle savait qu'une fois le soleil couché, toute cette activité rassurante s'éteignait. Lorsque le soir tombait, il n'y avait que les hommes bien armés qui osaient encore s'aventurer dehors.

...

Pour acheter le livre et continuer la lecture,
visitez la boutique de Joey Cornu à
<www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>